

POÉSIE CANADIENNE.

Nos lecteurs nous sauront gré, sans doute, de l'intention que nous avons, de reproduire dans notre Album, les morceaux remarquables de littérature canadienne, publiés à diverses époques, dans les différents journaux du pays. Ce n'est là que remplir un des objets de notre entreprise, celui de conserver et augmenter nos traditions littéraires. Depuis vingt-ans le goût des lettres et les travaux intellectuels ont fait de remarquables progrès dans notre société, et les écrits qui ont paru de temps à autres, sont là pour prouver les heureuses dispositions naturelles de nos compatriotes pour les œuvres de la pensée ; mais ces premiers efforts du génie national, ces premiers chants des muses canadiennes, épars sur des feuilles volantes de journaux, vont se perdre et disparaître sans retour, si nous ne, les recueillons dans un livre comme notre recueil. Nous le ferons avec discernement, en ne publiant que les écrits les mieux faits et les plus dignes d'être conservés.

Nous appelons tous nos compatriotes à concourir à notre œuvre, en nous faisant parvenir les écrits, qu'ils pourraient avoir entre leurs mains soit de prose ou de poésie.

Nous n'avons pas cru pouvoir mieux commencer, qu'en offrant à nos lecteurs les vers admirables qui suivent. Cette œuvre est un des premiers essais de notre estimable compatriote M. F. X. Garneau, de Québec. On trouve déjà dans ces premiers mots du poète, dans cette première inspiration du génie, le remarquable talent, la pensée haute et philosophique qui distingue aujourd'hui l'auteur de l'Histoire du Canada.

LE DERNIER HURON.

L'idée de la pièce de vers qui suit, est due au tableau de notre artiste M. Plamondon, qui a remporté le prix annuel offert par la Société Littéraire de Québec en 1838, et dont Lord Durham a fait l'acquisition. Ce tableau est un portrait en pied de Vincent Thariolin, de St. Ambroise, dernier habitant, de pur sang, du peuple huron, excepté sa mère qui est très âgée. Vincent peut avoir aujourd'hui 24 ans ; il est descendant d'une ancienne famille de chefs, et est chef lui-même, survivant à toute sa nation.

Quelles doivent être amères les réflexions du jeune indien, lorsque ses regards se portent sur le passé, lui dont les ancêtres dominaient, il n'y a guère plus de deux cents ans, sur une partie de ce vaste pays. Deux siècles à peine ont suffi pour le faire disparaître entièrement, ce peuple, de la surface de la terre. Il n'a pu lutter avec les Européens qui s'étaient présentés à lui, l'olivier à la main ; et il n'avait pas en lui l'élément propre à recevoir le germe vivace de la civilisation. Son alliance avec la France dès l'origine a peut-être avancé sa destruction ; la guerre l'aurait fait reculer dans la profondeur des forêts de l'ouest où probablement il existerait encore. Mais si les réflexions du jeune Huron doivent être si douloureuses, cet homme est aussi pour nous un spectacle touchant des vicissitudes des peuples et par conséquent doit mériter toute notre sympathie.

Les sauvages de Lorette étaient une des tribus qui habitaient les rives du St. Laurent et qui avaient une origine commune. Chacun savait que la chasse, la pêche, la danse et divers jeux les occupaient en temps de paix. Leur alliance avec les français leur acquit la prépondérance dans la guerre, et ils purent dès lors lutter avec plus d'avantage contre la fameuse confédération des Iroquois.

Les sauvages du Canada étaient donc chasseurs et guerriers. Ils erraient dans les immenses forêts dont le pays était couvert. Il est naturel que le jeune Toska, nom substitué à celui de Vincent par trop prosaïque, regrette les occupations et les amusements de ses ancêtres, la solitude solennelle et profonde des forêts, et déplore les progrès des cultivateurs européens qui ont causé la ruine de sa nation et de tant de choses chères à son cœur.

Ces sentiments sont naturels au cœur de l'homme, et nous devons les respecter, nous la cause innocente des malheurs de Toska. M. Plamondon a donné au personnage de son tableau l'expression d'une résignation contemplative. J'ai voulu laisser percer, dans les regrets du dernier Huron, l'énergie qui caractérisait sa nation, et peindre dans l'amertume de ses pensées l'espèce de plaisir de vengeance que lui fait éprouver le vague espoir qu'il y aura un temps où

“ Sur les débris de nos cités pompeuses
Le pâtre assis alors ne saura pas,
Dans ce vaste désert, quelles cendres fameuses
Jaillissent sous ses pas.”

Québec, 1840.

RIOMPHE, Destinée ! enfin, ton heure arrive,
O peuple, tu ne seras plus ;
Il n'erra plus, bientôt, de toi sur cette rive
Que des mânes inconnus.
En vain, le soir du haut de la montagne
J'appelle un nom, tout est silencieux.
O guerriers, levez-vous ! couvrez cette campagne,
Ombres de mes ayeux !

V.

Et la voix du Huron se perdait dans l'espace—
Hélas ! n'a-t-elle pas d'échos ?
Mais soudain, il entend comme une ombre qui passe
Et sous lui frémir des os.
Le sang indien s'embrase en sa poitrine ;
Ce bruit qui passe a fait vibrer son cœur.
Mais vaine illusion ! au pied de la colline
C'est l'acier du faucheur.